

**Lettres québécoises**  
La revue de l'actualité littéraire



**Un maillon de la chaîne**  
*Le débutant d'Arsène Bessette*

René Dionne

Numéro 6, avril-mai 1977

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/40417ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Dionne, R. (1977). Compte rendu de [Un maillon de la chaîne : *Le débutant* d'Arsène Bessette]. *Lettres québécoises*, (6), 24–31.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1977

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

**é**rudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

# UN MAILLON DE LA CHAÎNE

## *Le Débutant* d'Arsène Bessette

Pendant longtemps, le *Maria Chapdelaine* de Louis Hémon a occupé à lui seul le tableau romanesque des débuts du vingtième siècle québécois. Autour de lui, le vide régnait, semblait-il, rien de bon ne s'était fait que par cet étranger en quête d'un beau sujet littéraire qui légitimerait sa fuite loin de sa famille. Il nous avait vus, il nous avait compris, il nous avait peints, et c'était pour l'éternité que, aux yeux de la France tout au moins, il avait fixé notre image et notre destin: colons nous avions été et étions, colons nous resterions, survivant ainsi fidèlement pour la plus grande gloire de la nation qui nous avait donné naissance.

### La fausse image

Mal en prit à plusieurs Canadiens (c'était ainsi qu'on appelait encore les habitants du pays de Québec), qui trouvèrent défigurante la toile de Hémon: nous n'étions pas que des défricheurs, nous n'en étions même plus, la majorité des Québécois habitant déjà la ville et la très grande part des ruraux de vieilles paroisses. Il se trouva, cependant, que maints d'entre nous, ceux qui se croyaient le plus raffinés, jugèrent que notre roman, nous le tenions enfin, et qu'il nous le fallait juger, en bons littéraires formés par des maîtres hexagonaux, du seul point de vue esthétique; il n'était besoin de prendre

garde que secondairement à l'image que renvoyait de nous ce miroir.

Longtemps, nous avons cru devoir nous aligner avec ceux-ci contre ceux-là: fallait-il que nous soyons ignares et grossiers, nous, les Québécois, pour nous attaquer à cette image qui, après tout, n'était que littéraire, étant sous-entendu par là qu'elle n'avait guère à voir avec la réalité, qui n'avait servi que de prétexte ou de canevas d'occasion à Louis Hémon. Nous ne sommes plus du même avis. Nous admettons volontiers qu'un peuple possesseur d'une identité bien définie dans le temps et l'espace grâce à une vie économique-politique auto-suffisante et auto-déterminée peut se permettre, bourgeoisement ou luxueusement, de se livrer aux jeux gratuits de la parole et de l'écriture; il n'en va pas de même pour le peuple qui n'arrive à se définir collectivement que par sa langue et sa littérature, sa civilisation et sa culture.

L'existence de cette nation tient alors aux oeuvres qui l'incarnent ou la reflètent, de la même façon que celle de l'autre, indépendante ou souveraine, se confond avec sa plus ou moins grande puissance économique-politique sur le territoire qui lui donne sa dimension et son visage. Que l'on enlève à l'Hexagone son Alsace-Lorraine, la France se plaint qu'on la mutile; qu'on lui

enlève Rousseau au profit de la Suisse, elle n'a perdu qu'un peu de ses richesses. Privez l'image québécoise en 1914 de la présence urbaine de Montréal ou de Québec, et la nation qui est en pleine transformation démographique ne reconnaît plus son visage dans celui, trop singulier, des colons du Lac-Saint-Jean.

Le miroir québécois de Louis Hémon retarde de cinquante ans: il donne l'impression que les colons de *Charles Guérin* et de *Jean Rivard* se sont attachés à la terre, alors que, déjà, ils ont rejoint ceux qui, même au temps de Chauveau et de Gérin-Lajoie, succombaient à la tentation de la ville et des «États»; le cri de Damase Potvin: *Restons chez nous*, en 1908, a été «the last call», et on ne l'a guère écouté ni entendu. L'image québécoise de Louis Hémon est fausse aussi parce que partielle; le visage québécois était déjà mosaïque en 1914-1918. Pour le retrouver, il fallait rassembler *Jeanne la fileuse* (1875-1878) d'Honoré Beaugrand, *Angéline de Montbrun* (1881-1882) de Laure Conan, *Pour la patrie* (1895) de J.-P. Tardivel, *Robert Lozé* (1903) d'Errol Bouchette qui, au cri de Duvernay: «Emparons-nous du sol», avait substitué celui-ci: «Emparons-nous de l'industrie», *Marie Calumet* (1904) de Rodolphe Girard, les romans d'Ernest Choquette: *Claude*

*Paysan* (1899) et *la Terre* (1916), ceux de Damase Potvin: *Restons chez nous* (1908) et *le «Membre»* (roman de moeurs politiques, 1916), et une bonne dizaine d'autres qui ne laissent pas de recéler, sous le monceau de leurs imperfections artistiques, quelques traits de nous-mêmes.

Et puis, enfin et surtout, il aurait fallu ajouter au tableau, pour qu'il fût plus vrai et meilleur dans ses tons gris et noirs, *la Scouine* (1918) et les nouvelles d'Albert Laberge, ainsi que *le Débutant* (1914) d'Arsène Bessette. C'est à Gérard Bessette, romancier et critique littéraire, que l'on doit la mise en place de la pièce Laberge en 1962 et à Jacques Allard, directeur de la collection «textes et documents littéraires» des Cahiers du Québec (Éditions Hurtubise HMH), la restitution, aussi tardivement que l'hiver dernier, du roman d'Arsène Bessette. Nous avons employé le mot «restitution» et il n'est pas trop fort, puisqu'une certaine contre-publicité de mauvais aloi avait privé la très grande majorité du public québécois de la lecture de cette oeuvre, publiée à 300 exemplaires seulement au moment même que commençait de paraître en feuilleton dans *le Temps* de Paris le roman de Louis Hémon.

### Un maillon de la chaîne

Pourtant, c'est un bon roman que *le Débutant*, n'hésite pas à écrire, en postface à la réédition, Madeleine Ducrocq-Poirier de Paris, et elle s'étonne: «Il fallait sans doute que s'écoulât un demi-siècle pour que l'on s'en aperçut.» Non, il fallait seulement que nous le lisions et que nous cessions de quêter notre existence en nous donnant comme objet collectif aux yeux des autres; en d'autres termes, il fallait que notre aliénation cessât par la simple prise de conscience adulte de nous-mêmes par nous-mêmes.

Louis Hémon nous présentait à la France comme des oiseaux rares; le portrait était si bien léché que certains ont oublié leur «mise en boîte» pour ne considérer que la belle finition de leur prison, tandis que d'autres, les plus existants, qui passaient pour rustres, se sont sentis bien mal à l'aise en cette situation. Et les que-

relles ont commencé, qui ont monopolisé presque toute l'attention sur la fausse image que rachètera, enfin, en 1937, le seul petit, mais poétique et québécois, qu'ait fait en ce pays le roman français de Louis Hémon: *Menaud, maître-draveur*. Pendant ces vingt ans que nous avons attendu l'enfant qui ne venait pas, nous avons laissé stagner, par défaut de lecture canalisante, la veine québécoise qu'avaient commencé d'exploiter les romanciers nommés plus haut.

Loin de moi la pensée que *la Scouine* et *le Débutant* puissent être de meilleurs romans que *Maria Chapdelaine*, si je suis fidèle à la condition aliénante qu'a imposée un Louvigny de Montigny, préfacier du roman de Hémon et auteur de *la Revanche de Maria Chapdelaine* (1937); toutefois, la très grande utilité de ces deux romans m'apparaît si je suis présent à ma condition québécoise, c'est-à-dire si je me coule, avec le roman d'Arsène Bessette, dans le lit de notre tradition romanesque propre. Je découvre alors dans cette oeuvre un maillon de plus à la chaîne qui relie les premiers romans québécois à ceux d'aujourd'hui, et cette chaîne n'a pas de solution de continuité; elle porte seulement *Maria Chapdelaine* comme une breloque de luxe («charm»).

### Le neuf et le vieux

Comme ses prédécesseurs illustres: Gérin-Lajoie, Aubert de Gaspé, etc., Arsène Bessette a voulu faire oeuvre utile; il l'affirme dans sa préface et il donne à son personnage principal, Paul Mirot, journaliste, le même idéal: le service de ses compatriotes. Ce service, cependant, ne comporte pas les mêmes obligations que chez Chauveau et Gérin-Lajoie; ceux-ci insistent sur le dévouement à la patrie, tandis que Bessette vise surtout à servir les individus de la collectivité canadienne-française. Le message n'est pas le même non plus. La terre et la religion exigeaient autrefois tous les dévouements; Bessette, lui, se consacre davantage au triomphe de la liberté individuelle et à la promotion du progrès sous toutes ses formes.

Son enseignement n'est pas sermon, mais satire; il ironise en dé-



Cahiers du Québec / Hurtubise HMH

voilant avec application ce que l'on a souvent caché: les dessous malhonnêtes du journalisme et de la politique. Gérin-Lajoie avait déjà dénoncé les procédés véreux des politiciens, et il avait fait triompher la vertu; Bessette, plus réaliste, partage les dépouilles entre les bons et les méchants qui, en gros, l'emportent: la voix du peuple devient la voix des autres. Personne n'avait jamais parlé autant et sur un pareil ton du journalisme mercenaire, bien que la plupart des hommes de lettres du dix-neuvième siècle eussent exercé ce métier pour le compte de quelque parti politique. Aïeul du Max Hubert de Jean-Charles Harvey, (*Les Demi-Civilisés*, 1934), le journaliste de Bessette, lui-même journaliste de profession, veut éclairer ses compatriotes en dénonçant l'hypocrisie de leur soi-disant élite. Libéral de la lignée des Doutre et des Dessaulles, encore qu'il ne s'en réclame pas, mais contemporain de Laurier, Mirot prône ses idées au nom de la sincérité et de l'honnêteté journalistique et politique. Il appartient au parti qui réclame que l'on éclaire le peuple en lui donnant une instruction solide (ce que Jean Rivard demandait déjà en 1862-1864) et appropriée aux besoins de l'heure; que l'on enseigne, par exemple, l'anglais, beaucoup plus utile que le grec et le latin, et le catéchisme aussi, mais pas seulement le catéchisme... Nos femmes seraient plus belles si elles recevaient une

Suite p. 31

éducation physique à l'américaine (Gérin-Lajoie avait souhaité que l'on donnât la même éducation aux hommes... pour les rendre plus forts). Que l'on suive en tout l'exemple des États-Unis où la liberté engendre la prospérité dans l'unité.

Sans doute, admet l'honorable Vaillant, chef du groupe progressiste, la liberté américaine entraîne des abus; il n'en reste pas moins que la constitution du pays voisin est celle qui garantit «la plus grande somme de liberté au peuple» et que l'éducation américaine, «virile et pratique, créant des hommes libres capables de comprendre et de s'assimiler tous les progrès», est le meilleur moyen de lutte contre «l'exploitation des préjugés de la foule ignorante par ceux qui abusent de leur autorité pour satisfaire leur esprit de domination et leurs appétits démesurés». Ce genre d'éducation est d'autant plus nécessaire aux Canadiens que notre pays ne pourra pas bien longtemps encore demeurer isolé. L'influence française ira en décroissant au Canada; bientôt, croit l'honorable Vaillant, nos hommes d'État devront choisir, après avoir délivré leur pays du joug de l'Angleterre, entre «ajouter quelques étoiles au drapeau de l'Union ou former une république indépendante, amie et alliée de la grande république dont George Washington fut le père, Lafayette et Rochambeau, les parrains».

Nous reconnaissons là quelques éléments de la pensée libérale du dix-neuvième siècle; ces idées avaient eu cours dans certains journaux, mais le roman n'en avait fait état jusque-là qu'assez fragmentairement et, la plupart du temps, en prenant soin de ne pas trop heurter les sentiments religieux de la majorité ultramontaine. Bessette ose davantage, et consciemment; il prévoit les animosités que son livre pourra susciter. Scandaleusement, il fait vivre ensemble, sans qu'ils soient unis par les liens d'un mariage légitime, Paul Mirot et Simone Laperle, jeune veuve qui répugne à s'engager à nouveau par contrat. Le milieu canadien-français ne pouvant pas accepter une telle situation, Simone

déménagera dans une maison de la rue Peel, en quartier anglais, plus tolérant. Elle y trouvera la paix, mais Paul verra sa carrière politique ruinée lorsque ses adversaires laisseront soupçonner aux électeurs son état de vie: les adultères hypocrites ou avoués triompheront, l'union libre se brisera; Simone mourra, Paul partira pour les États-Unis. Qu'advient-il de lui? «Serait-il un rêveur, un utopiste, ou bien un de ces hommes se marchant sur le cœur et pesant leurs actions au poids de l'or, bref, un homme pratique, réfractaire à tout sentiment généreux?» Il n'en savait rien, sauf qu'il avait choisi le pays de la liberté, du progrès.

Dans le train qui l'emportait vers la république voisine, Paul Mirot avait quand même le cœur à la nostalgie. Comme la plupart de nos héros romanesques du dix-neuvième siècle, jamais il ne pourrait oublier la terre de sa jeunesse. Pourtant, il avait trop aimé la ville, ses lieux d'amusement et de culture, pour retourner à la campagne; à la différence du Gustave Charpenil de Gérin-Lajoie, il avait vécu au milieu de la corruption sans en être effrayé et l'inconnu ne lui faisait pas davantage peur. La terre, le Canada français, pour lui, c'était le passé; il en tirerait des leçons pour l'avenir, son avenir personnel, lequel l'intéressait seul, «dans un siècle où tous les esprits éclairés admettaient la liberté de croyances, à une époque où des relations plus faciles et plus constantes entre les différents peuples de la terre tendaient à assurer la paix universelle pour le plus grand bien de l'humanité».

#### Place au «Débutant»

Un tel héros, aussi individualiste et aussi américanisant, ne pouvait que scandaliser. C'est ce qui arriva. Les esprits bien-pensants déconseillèrent la lecture du *Débutant*; ils furent écoutés et Bessette discrédité. En 1917, après avoir été à l'emploi du *Canada français* de Saint-Jean depuis seize ans, il renoncera à son poste de rédacteur en chef de ce journal; il deviendra simple journaliste, échetier plutôt, à *la Presse* l'année suivante, puis, en 1920, pour augmenter ses

revenus, inspecteur de la Compagnie des Tramways de Montréal. Lorsqu'il meurt subitement chez un ami le 21 juin 1921, il n'a publié aucun autre volume que son *Débutant*.

C'est dommage, car Arsène Bessette écrivait bien, en plus de penser neuf. Sa langue est parfaite et son style meilleur que celui de la plupart de ses confrères. Sa plume court d'un bout à l'autre du *Débutant*; elle ne digresse presque jamais, ne flâne guère qu'au chapitre huitième, consacré à notre littérature nationale et au succès prévisible du premier roman de Paul Mirot, alias Arsène Bessette. Les portraits sont bien dessinés, les descriptions vivantes, le récit alerte. Défaut de journaliste cependant, la profondeur manque à l'action romanesque: la lame de l'intelligence, précise, brille et découpe la réalité, la sensibilité affleure, elle ne s'incarne pas vraiment, la pensée reste superficielle. Si les personnages vivent, et ils vivent, ce sont comme des types: on ne les aime ni ne les déteste, ils amusent et on ne peut les oublier une fois le livre fermé.

Le roman de Bessette échappe ainsi, de par ses idées et son style, à l'ennui que ne manque pas de suinter une bonne partie des romans de l'époque. Il peut paraître naïf et anodin aujourd'hui; en son temps, il fut audacieux. Maintenant qu'on peut le lire plus facilement, il ne manquera pas d'apporter un peu de neuf dans le paysage romanesque assez terne du début du siècle. Hémon n'est plus seul en 1914-1918; il a dorénavant à côté de lui, qui risquent de déplacer son *Maria Chapdelaine* de plus en plus vers la droite, bien loin de l'axe fluvial et jusque par-delà l'excentrique lac Saint-Jean, Albert Laberge et Arsène Bessette, auteurs de *la Scouine* (la terre et ses habitants sont mauvais) et du *Débutant* (le ciel du Québec tire sur le rouge).

René DIONNE